

La surdité : un mythe décisif ?

ANTOINE TARABBO

La revue de l'Acfos est un carrefour pluridisciplinaire précieux de connaissances sur la surdité, un lieu de croisement de points de vues de spécialistes en tout genre, un support enrichissant de la conjugaison des champs d'actions pédagogiques, linguistiques, médicaux techniques, orthophoniques, etc., qui, par leur diversité, dessinent en creux - on peut l'espérer -, une image polyphonique et contrastée de la surdité.

Il est cependant nécessaire de ne pas envisager cet objet d'études et de réflexions qui suscite tant d'efforts, de recherches et d'engagements, de façon trop désincarnée.

On peut ainsi compléter toutes ces approches, somme toute souvent professionnelles, par des témoignages issus de la littérature...

A ce propos, nous avons été frappés par la lecture du "Premier homme" d'Albert Camus, ouvrage dans lequel, revenant à l'âge adulte par le biais d'un roman sur son enfance en Algérie, ce dernier évoque, de façon tout à fait émouvante et avec une grande finesse d'observation, la surdité de sa mère et de son oncle.

On connaît l'histoire particulière de ce document. Il se trouvait dans la serviette de l'auteur de l'Étranger lorsqu'il a tragiquement trouvé la mort le 4 janvier 1960, dans un accident de voiture.

Le manuscrit, encore en devenir et qui avait la forme d'un premier jet non encore retravaillé, a finalement été publié, en 1994 chez Gallimard, accompagné de plans, de notes et de feuillets annexes, et ce après un long travail de déchiffrement par la propre fille de l'auteur, Catherine Camus.

Albert Camus, qui projetait ainsi le grand roman de sa famille, se retrouve incarné sous les traits de son double autobiographique, Jacques Cormery, lancé dans l'émouvante recherche d'un père, pratiquement inconnu car tué à la bataille de la Marne en 1914, quand le narrateur était âgé d'un an.

Une scène particulièrement forte montre Jacques, dans la quarantaine, face à la tombe de son père mort à vingt-neuf ans à Saint-Brieuc, où blessé, il avait été évacué. On voit alors cet homme fait, soudain violemment traversé par une émotion qui l'ébranle tout entier lorsqu'il se rend compte que : *"l'homme enterré sous cette dalle et qui avait été son père, était plus jeune que lui"*.

Aux chapitres suivants le narrateur évoque, avec une tendresse qui affleure sans cesse mais avec une pudeur touchante, sa mère demi-sourde - probablement des suites de la typhoïde ou du typhus, c'est du moins l'hypothèse qu'il en fait. Une mère aux paroles rares, devant laquelle Camus/Cormery se sent, selon ses propres mots, *"muet*

et infirme à sa manière", une mère vieillissante qu'il avait toujours trouvée belle, sans avoir jamais pu le lui dire et qu'il retrouve quand il revient dans sa ville d'origine, *"mais sans pouvoir franchir la barrière invisible derrière laquelle toute sa vie il l'avait vue retranchée, douce, jolie, conciliante, passive même et cependant jamais conquise par rien, ni personne, isolée dans sa demi-surdité, ses difficultés de langage"*.

L'auteur confirme un peu plus loin que *"cette maladie de jeunesse l'avait laissé sourde et avec un embarras de parole, puis l'avait empêchée d'apprendre ce qu'on enseigne aux plus déshérités et forcée donc à la résignation muette"*.

Une mère illettrée, en retrait donc, qui laisse la conduite du ménage et l'exercice de l'autorité à la grand-mère maternelle de Camus qui n'hésitera pas à user de la cravache envers son petit fils.

Mais cette figure de l'effacement et de l'amour sans mots trouve un contrepoint spectaculaire dans le personnage d'Ernest, le frère de la mère, qui lui, est né tout à fait sourd et se trouve quasi muet. Cet oncle occupe une place importante dans la narration, occupant un chapitre entier. Et c'est l'occasion, pour Camus, de dresser un portrait tout en fines nuances de son parent.

L'oncle Ernest, célibataire, vit sous le même toit que Camus enfant et, selon ses mots, est mêlé de façon plus intense que sa mère, à sa propre vie.

L'oncle qui s'exprime par gestes et par onomatopées et qui ne dispose que d'une centaine de mots, *"avait vaguement fréquenté une école et avait appris à déchiffrer les lettres"*.

Ce fameux tonton se rend au cinéma du quartier alors que la propre mère de Jacques n'y va jamais et il en ramène des *"comptes-rendus stupéfiants pour ceux qui*

avaient déjà vu le film, car sa richesse d'imagination compensait ses ignorances". Camus poursuit, avec une pointe d'admiration : "l'oncle fin et rusé du reste, une sorte d'intelligence instinctive lui permettait de se diriger dans un monde et à travers des êtres qui pourtant étaient pour lui obstinément silencieux". Et ce fameux Ernest s'appuie sur cette intelligence naturelle car il se plonge, chaque jour, dans le journal et parvient à déchiffrer les grands titres et avoir, ainsi, une certaine idée de la marche du monde.

L'oncle emmène souvent l'enfant avec lui. Sa force et sa vitalité qui ne s'exprimaient pas par les habituels discours de la vie sociale, "explosaient dans sa vie physique et dans la sensation". Ernest, tonnelier de profession, est tiré du "sommeil hermétique du sourd" quand on le secoue le matin au réveil et il adore nager et chasser. Il conduit souvent Jacques enfant à la plage et part au large, l'enfant grimpé sur son dos, à la fois apeuré et rassuré par la puissance musclée de cet oncle, quasiment poisson. Quand on connaît l'importance des bains de mer dans la vie même de Camus, on mesure l'importance de ces instants initiatiques où le gosse se dit "fasciné par cette solitude où ils se trouvaient, entre le ciel et la mer, également vastes".

Suivent des passages, où l'écrivain se souvient, avec une malice toute enfantine, de la relative "crudité" de son oncle, qui urinait bruyamment à proximité de lui, après la baignade, lui "faisait participer au bon fonctionnement de sa vessie", et qui chahutait, volontairement, à table, le code de politesse habituel, en décrivant avec force mimiques provocatrices en direction de la grand-mère offusquée, en pareil lieu, les vertus ô combien diurétiques de la pastèque...

Camus parle à ce propos "d'innocence adamique" pour ce tonton toujours en souci vis-à-vis des messages parfois douloureux que lui envoie son corps.

Il arrive que Jacques doive aller chercher son oncle, à l'heure du dîner, au café du coin, où ce dernier est allé siroter une anisette avec des copains ouvriers. Et là, il faut citer intégralement le passage, avec son vocabulaire de l'époque, ce n'était pas "la moindre surprise de l'enfant de trouver ce sourd-muet, au comptoir, entouré d'un cercle de camarades et discourant à perdre haleine au milieu d'un rire général", et Camus de préciser, pour éviter toute méprise, "un rire qui n'était pas de dérision, car Ernest était adoré de ses camarades pour sa bonne humeur et sa générosité".

Qui parle d'intégration ?

Il faut ensuite aller goûter toute la saveur des pages consacrées aux parties de chasse, auxquelles le jeune Jacques est convié par ce tonton bouillonnant de vie. Avec des camarades d'atelier, Ernest entraînait l'enfant dans

une véritable expédition épique à la Pagnol, une sorte de "Gloire de mon Oncle", où celui-ci, véritable tireur d'élite, cuisinier raffiné et aède prodigieux, - "Ton oncle c'est un as !" lancent à Jacques, ravi, les autres chasseurs -, assure l'essentiel du spectacle et de l'animation. Au retour, l'enfant ivre d'espace, recru de fatigue heureuse et de soleil, glisse "sa petite main dans la main calleuse de son oncle qui la serrait très fort. Et ils rentraient en silence".

Nous voyons cette fois cet oncle infirme en bienveillante figure paternelle de substitution. Et Camus, l'évoquant jusque dans ses défauts : de vraies colères majuscules qui éclataient, comme des orages, "d'autant qu'il ne trouvait pas ses mots pour exprimer ses convictions" ne peut se départir de cette tendresse qui, finalement, malgré les heurts, unissent un fils à son père, fût-il de remplacement. L'épisode de l'accident à l'atelier de tonnellerie où Jacques, qui a l'habitude de rejoindre son oncle et de donner un coup de main à ce rude travailleur très apprécié, se blessa au doigt, montrera l'attachement puissant qui lie ce neveu et cet oncle bien au delà des mots.

En définitive, Camus remonte aux sources de son enfance misérable mais heureuse. Et aux sourds qui l'ont irrigué intimement.

Sa mère, dont la surdité semble se retrouver en écho des premières lignes de "l'Étranger". Aujourd'hui, maman est morte... en partie, au langage, pourrait-on ajouter. Ce que confirme la douloureuse dédicace du "Premier homme" "A toi qui ne pourras jamais lire ce livre".

Il semble que Camus ait été impressionné par cette surdité d'ombre et de retrait, cet amour constant mais susurré, et qu'on puisse en lire des incidences personnelles jusque dans son œuvre. Une de ses pièces de théâtre ne comporte-t-elle pas pour titre "le Malentendu" ?

Mais il a connu également cette surdité solaire, incarnée par son oncle, et qui l'a accompagné, enfant, et nourri de saveurs affectives puissantes. Un rayonnement de l'intelligence de relation, une générosité éloquente, un entendement de l'Autre qui contribue à effacer les barrières du silence et vaincre la peste de l'incompréhension. ❖

Antoine Tarabbo
Enseignant spécialisé
INJS de Chambéry

LE PREMIER HOMME Albert Camus

Editions Gallimard, Folio 2000
380 pages - 5,60 €

